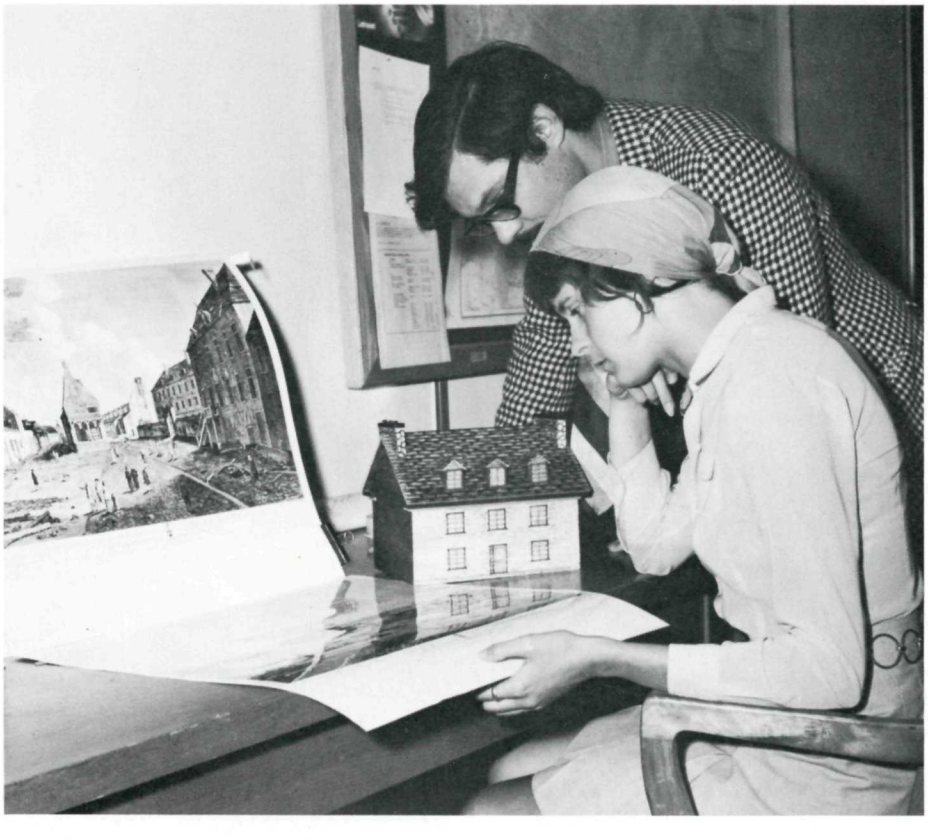
Parcs historiques nationaux
7
Nouvelles
Automne, 1971

La tâche de définir un héritage architectural

L'Inventaire des Bâtiments historiques du Canada (décrit dans le bulletin nº 4 des Parcs historiques nationaux) a été lancé par le Service des Lieux historiques à l'été de 1970. Il consiste en un relevé à trois phases, d'une durée de dix ans, des immeubles historiques à travers le pays. Le tiers de la phase I du programme, lequel consiste à consigner les détails extérieurs de 100,000 immeubles, est accompli. La phase II, qui débutera cet automne, consistera à consigner les détails intérieurs d'environ 7,000 immeubles exceptionnels choisis d'après les résultats de la phase I. Une phase finale aura pour but de passer au crible les résultats de la phase II pour choisir les bâtiments les plus remarquables par leur architecture et leur histoire.

Tout comme par ses chansons, la personnalité d'un peuple se manifeste aussi par son architecture. Mais un bâtiment est une chose bien vulnérable qu'un caprice du progrès peut détruire, tandis que la chanson se prolonge dans le temps. Quand il sera terminé, dans une dizaine d'années, l'Inventaire des Bâtiments historiques du Canada fournira un dossier durable de nos immeubles historiques et des circonstances humaines qui leur ont donné forme. Pour étayer les données architecturales, une recherche documentaire est en cours, afin de découvrir les causes et les raisons qui ont présidé à la création de notre paysage architectural. La bibliographie de l'architecture canadienne se résume à peu de chose: pas plus d'une douzaine de volumes. Et pourtant, lorsqu'il s'agit de planifier un programme d'une envergure aussi considérable, on a besoin d'une grande quantité de données préliminaires. Quels furent les premiers établissements dans telle ville ou telle province? Les vieux immeubles existants étaient-ils les premiers? Quels furent les premiers colons, les fondateurs? Quand et d'où vinrent-ils? Ce genre de renseignements aide à y voir clair dans la meule de foin architecturale, en indiquant de quel côté il faut regarder et ce qu'li faut regarder, en matière d'édifices historiques.



Peter Bower et Mathilde Brosseau, recherchistes pour l'Inventaire canadien des Bâtiments historiques, examinent des photos d'une gravure du 18e siècle montrant des immeubles de la ville de Québec. Le modèle est l'un de ceux qu'on utilise pour entraîner les équipes de recenseurs (généralement des étudiants d'universités ou d'autres non-spécialistes) à distinguer les traits particuliers des bâtiments historiques.

M. Peter Bower, coordinateur de la recherche historique pour les fins de l'Inventaire, s'explique: "Il s'agit de découvrir non seulement où et quand des personnes se sont établies à un endroit, mais aussi de savoir pourquoi. De toute évidence, les immigrants venus d'Europe ou les Canadiens d'une autre partie du pays apportèrent avec eux leurs idées. Nous devons donc déterminer les facteurs qui ont influé sur leur mode d'établissement pour comprendre les raisons de l'apparition de certains types d'architecture."

En général, la recherche ne sera pas axée exclusivement sur les grands centres urbains; elle touchera aussi de modestes localités dites "de service" comme les villages de pêcheurs échelonnés le long des côtes des Maritimes, les centres agricoles ou les petites villes industrielles, pour découvrir et comparer les circonstances de lieu et de temps qui ont influé sur leur épanouissement. À leur tour, les historiens étudieront comment ces facteurs ont été exprimés à travers les édifices de ces communautés.

Supposons que deux groupes d'Écossais d'une même ville émigrent au Canada à peu près à la même époque. Un groupe choisit de s'établir en Nouvelle-Écosse, l'autre au Manitoba. Il est fort probable que le climat et les particularités géographiques auront joué dans le choix des matériaux de construction, chaque groupe conservant pourtant certains traits architecturaux propres à son ancienne patrie. Une étude en cours retrace l'évolution de vingt localités et districts de la vallée du Fraser, en Colombie-Britannique, en remontant jusqu'à 1914 (limite chronologique de l'inventaire, dans les provinces de l'Ouest). Même si la majorité des colons était d'origine britannique, la découverte de l'or le long du Fraser (et plus tard au nord, dans le district de Cariboo) a attiré dans la vallée, vers la fin des années 1850, des prospecteurs venus de tous les coins du monde. Désabusés, un certain nombre y ont établi leur demeure en permanence.

De 1854 à 1914, des Chinois, des Japonais, des Indiens (Sikh) et même des Canadiens-français du Québec sont arrivés là-bas. Le rapport estime cependant que plusieurs immigrants non britanniques venus au début comme employés sans contrat n'ont pas fait sentir leur présence pour la peine, dans l'architecture de la région. La vallée du Fraser est néanmoins riche en vieux immeubles, comme en témoignent le temple Sikh, près d'Abbotsford, et les anciennes grandes maisons des Canadiens-français, près de Maillardville.

Dans les régions où l'Inventaire aura reconnu un grand nombre de constructions d'intérêt architectural et historique, les travaux de recherche seront plus intenses et plus détaillés. À Québec par exemple, les chercheurs tenteront de recueillir des données biographiques sur les artisans, les maçons et les charpentiers de l'époque, vu que leur formation et leurs antécédents out dû influer sur les immeubles qu'ils ont érigés et habités.

L'été dernier, des recherchistes ont précédé des équipes de rapporteurs dans presque chaque province sujette à l'enquête, pour déterminer quels districts sont assez anciens pour répondre aux normes de l'Inventaire (il faut qu'ils datent d'avant 1914, pour le Nord, les provinces de l'Ouest et l'Ontario; et d'avant 1880, pour l'Est du pays). En même temps, ils ont compilé des données historiques sur les villes en question. En certains cas, il s'agit de documents oraux. On rencontre le curé, le maire et la personne la plus âgée qu'on puisse trouver. On parcourt les registres disponibles, car les recensements et les registres paroissiaux constituent d'importantes sources de renseignements.

Apposer une date sur un immeuble représente une tâche très difficile. Il faut remonter à des sources rarement utilisées et une grande partie des archives des villes sont malheureusement souvent incomplètes, les registres ayant été jetés en raison du manque d'espace. Toutefois, dans la phase I de l'inventaire qui couvre environ 100,000 immeubles, la date précise est moins importante que l'établissement, au plan historique, de lignes de conduite générale convenant à un secteur ou à une enclave.

L'historien Bower souligne qu'on a fait jusqu'à maintenant très peu de recherche de ce genre sur une grande échelle, recherche dont pourrait profiter le personnel se livrant à l'inventaire. Des études isolées existent ici et là, sous forme d'articles, de thèses universitaires ou d'études régionales, comme la série de travaux publiée par Mackintosh et Joerg sur la colonisation des provinces des Prairies.

"Mais les cartes de répartition ethnique ne sont pas assez précises. Le livre de C. A. Dawson sur les provinces des Prairies est utile comme document d'érudition, mais il n'est pas assez spécifique pour nos besoins. Bref il existe une pénurie de travaux de ce genre et ils sont trop espacés pour répondre à nos exigences. C'est pourquoi nous avons dû procéder nous-mêmes et faire notre propre recherche."

Les renseignements glanés au moyen de cette étude historique ajouteront à la profondeur et à l'envergure des données architecturales recueillies dans le cadre du programme continu d'inventaire des bâtiments. Il permettra aux villes et aux autres centres de reconnaître les vieux édifices qu'ils possèdent et ceux qui méritent d'être conservés. L'Inventaire des Bâtiments historiques du Canada ne vise pas seulement à consigner le patrimoine architectural du pays, mais à le faire mieux connaître et à encourager ainsi sa préservation.

Cette vieille église très originale, située entre Prince-Rupert et Prince-George, C.-B., allie la simplicité de la cabane traditionnelle au raffinement des arches de sa porte et de ses fenêtres.

La couture au XVIIIe siècle, à Louisbourg

Tandis que des ouvriers reconstruisent les fortifications et les bâtiments de Louisbourg, tels qu'ils se présentaient au XVIIIe siècle, une équipe d'artisanes recréent les étoffes et les vêtements que portaient autrefois les habitants de cette ville.

M. Robert Doyle, dessinateur de costumes autrefois au service du théâtre Neptune d'Halifax, a été chargé d'installer un atelier au parc historique national de la forteresse de Louisbourg (Nouvelle-Écosse), et d'enseigner à Mme Florence MacIntyre et à son équipe de couturières, l'art de la confection des robes au XVIIIe siècle. Une fois terminés, les vêtements tant civils que militaires offriront un éventail complet de l'habillement, à partir du lainage grossier et pratique des laveuses de vaisselle jusqu'aux brocarts et velours élégants des dames de la bourgeoisie.

Dès cet été, les hôtesses du château du gouverneur et quelques guides féminins arborent des robes du XVIIIe siècle. Au cours de cette première saison, les visiteurs ont l'occasion de voir, en costumes d'époque, six domestiques et "dames du monde".

Il existe très peu de renseignements au sujet des vêtements qui étaient portés à Louisbourg, à cette période. Cependant, les quelques fragments de tissu que les archéologues ont déterrés nous donnent une idée des étoffes et des types de tissages qui servaient probablement à la confection des vêtements locaux; ceux-ci sont simples si on les compare aux tissus croisés, aux velours de soie, aux velours de laine et aux bas de laine. Les historiens de Louisbourg ont donné une image plus complète du lieu en associant les rapports d'inventaire sur les vêtements d'origine aux descriptions de boutons, boucles et autres objets périssables retrouvés dans les ruines. M. Doyle a également effectué d'autres recherches dans des archives et des collections de musées d'Europe.

L'atelier de confection, relégué au grenier du troisième étage du château du gouverneur, contient un métier à tisser spécial conçu par Doyle et qui joint aux caractéristiques d'un métier suédois moderne celles d'un métier français du XVIIIe siècle. Construit au parc même, le métier peut servir à la confection du plus simple lainage comme à celle d'une toile raffinée, tissée à l'aide de 16 harnais. Le ruban de soie est tissé sur un métier de petites dimensions, également fabriqué à Louisbourg.

Pas le moindre bruit de machine à coudre ne se fait entendre dans l'atelier: c'est à la main qu'on finit, qu'on pique et qu'on brode les délicats batistes, les fines soies, les lainage et les toiles.

Comme il est possible de s'en rendre compte dans la reconstruction de la ville fortifiée, la plus grande attention est portée à chaque détail d'intérêt historique. Les bonnets de toile des dames, fabriqués dans l'atelier de Louisbourg, sont garnis de véritable dentelle française du XVIIIe siècle, laquelle ne peut être fabriquée sur les lieux. Les chaussures, les perruques, les boucles et les boutons ont tous été confiés à des entreprises de Londres ou de New-York qui se spécialisent en reproductions historiques.

Jim How, directeur de l'interprétation au parc historique national, estime que les vêtements formeront une collection unique et splendide. A son avis, les costumes intéresseront probablement les hommes autant que les femmes, du fait que les habitudes vestimentaires du XVIIIe siècle étaient tellement différentes des nôtres.

"Au XVIIIe siècle, dit-il, la femme endossait vêtement sur vêtement. Elle portait des dessous de toile, un corset baleiné et

"1 Pour comprendre comment se créent et se développent les dessins, modèles et ornements, il faut une solide formation en histoire du dessin, de l'ornement, de la décoration intérieure, du mobilier, des textiles et domaines connexes, à partir des époques anciennes jusqu'au 20e siècle; dans ce cas, l'accent est placé sur le 18e siècle.

2 Lorsqu'ils ont décrit les costumes de chaque époque, les historiens ont souvent accumulé des volumes sur l'aristocratie. Les vêtements de ces bien nantis, coûteux et difficiles à obtenir, sont pourtant les plus susceptibles d'être préservés. Tôt ou tard, ils sont inclus dans les inventaires et ils en viennent à faire partie des collections de musées.

Par contre, les vêtements grossiers des classes les plus pauvres n'avaient d'autre ambition que d'être confortables et pratiques. Ils étaient souvent portés par plus d'une personne et usés jusqu'à la corde, ce qui ne laissait rien à la postérité. La plupart étaient ensuite découpés et incorporés aux tapis et aux couvertures de lit.

3 J'ai enseigné à notre couturière, madame Greta Beaver, les rudiments de la fabrication des vêtements au 18e siècle et elle a commencé à confectionner les jupons et les vertugadins inséparables du type de costumes portés à cette époque. La majeure partie de son travail doit être exécutée à la main, ce style ne se prêtant pas à la couture à la machine.

4 La couturière en chef, mademoiselle Florence MacIntyre, met la dernière main au corset baleiné entrant dans le costume que portera une guide au Bastion du Roi, lequel fait partie des fortifications.

5 Quel est le véritable objectif d'un tel programme? Je crois que la motivation est alimentée par la qualité du travail déjà effectué dans le château. Le fini des pièces et du mobilier exigeait un peu plus qu'une série de robes fantaisistes. Pour compléter dignement le tableau, il fallait des costumes qui "appartenaient" vraiment à la ville reconstituée de la forteresse de Louisbourg.

Ce qui a été fait jusqu'ici est basé sur l'illustration de la vie à Louisbourg au 18e siècle et ce serait un anachronisme de produire quelque chose qui ne soit pas scrupuleusement authentique et en accord avec le programme de restauration.

6 Si nous devions créer des costumes pour rendre justice à la recherche déjà effectuée, j'étais d'avis que nous devions obtenir les tissus authentiques. Mes études m'ont amené à Paris, Lyon et Londres pour y examiner diverses collections de textiles Ces tissus n'étaient pas en vente dans le commerce et il fallait les faire reproduire spécialement pour nous, ou organiser notre propre programme de tissage."

Robert Doyle
Dessinateur de costumes

une crinoline volumineuse. Nos mannequins devront apprendre à s'asseoir, à se tenir debout, à marcher et même à respirer, serrés dans ces costumes."

M. Doyle rappelle aussi que, jusqu'au début du XVIIIe siècle, les habits féminins n'étaient pas coupés selon un patron établi, mais plutôt, de façon la plus économique possible, selon des formes assez vagues. Le tissu était alors froncé ou replié, suivant les mensurations individuelles prises, au besoin, par dessus un corset baleiné.

La coupe du vêtement féminin ne s'est guère modifiée pendant la première partie du XVIIIe siècle; le "style" se trouvait dans la soie même, dont on changeait selon les saisons. C'est donc grâce au tissage même, et non à la coupe, que l'on peut assigner une date aux spécimens de vêtements de soie du début du XVIIIe siècle en montre dans les musées.

"La coupe est un art", affirme Doyle. "C'est elle qui fait que la couture française est si merveilleuse. Dans les anciennes peintures, les robes des dames paraissent très élégantes, mais les plis sont là pour révéler le caractère rudimentaire de la coupe à cette époque. Bien que la confection se soit grandement améliorée vers la fin des années 1700, ce n'est que tard au XIXe siècle, que la coupe a atteint le degré de perfection technique qu'elle présente aujourd'hui".

"Dans notre programme de confection, il nous a fallu faire un compromis, de poursuivre M. Doyle. Nous avons conservé la ligne des habits du XVIIIe siècle, laissant à certaines coutures leurs proportions d'origine, afin d'obtenir la silhouette droite et triangulaire que le corset baleiné rendait nécessaire, mais en même temps nous avons taillé chaque robe pour qu'elle convienne à la personne qui l'endossera".

MM. Doyle et How se réjouissent du fait que le programme de confection ait permis à quelques dames douées de la ville de Louisbourg, à proximité du parc, d'apprendre à fabriquer des vêtements d'époque.

"Nous avons créé à Louisbourg une petite industrie de tricot de chaussettes qui se charge de produire, selon nos indications, des chaussettes du genre XVIIIe siècle. L'affaire va bon train: vingt femmes du village travaillent actuellement au tricot de toutes les chaussettes dont nous aurons besoin," a ajouté M. Doyle.

M. How précise que les artisanes qui confectionnent les costumes les endosseront aussi, de sorte qu'elles pourront expliquer aux visiteurs curieux tous les détails de leur fabrication.

1

4

5

2

3

6

Le service télégraphique du gouvernement: une ligne de sauvetage pour l'Ouest

Faire fonctionner la ligne du Service de télégraphie du gouvernement dans la région des Prairies, au cours des décennies de 1870 et 1880, rapporte un ancien, n'était pas une mince affaire. Il s'agissait entre autre de faire face à une pénurie sporadique de nourriture et de combustible, à un isolement redoutable, à l'hostilité des Métis et des Indiens qui craignaient un empiétement sur leurs terres, à la boue et aux inondations du printemps, à des nuées de moustiques en été et à un froid à vous glacer jusqu'à la moelle des os en hiver.

Au cours de l'été, la localité de Humboldt, en Saskatchewan, jadis important poste télégraphique de l'Ouest, a été déclarée lieu historique national, tant pour rendre hommage à ces pionniers des communications qui ont construit et maintenu la ligne, que pour souligner l'importance du réseau télégraphique comme premier lien entre l'Est et l'Ouest dans les débuts du Canada.

Dès les premières années de 1870, la Confédération était un fait acquis. Le nouveau gouvernement se devait de coloniser le Nord-Ouest sans délai, de même que de compléter l'établissement de communications avec les colonies britanniques situées à l'ouest des montagnes Rocheuses. Il commença d'abord par envoyer 500 hommes pour maintenir l'ordre dans le Nord-Ouest. Ce fut la Gendarmerie du Nord-Ouest. Son faible effectif, si l'on tient compte de l'étendue du territoire qu'il devait surveiller, exigea la mise sur pied immédiate d'un système de transmission rapide de messages. Ainsi, en 1874, on commençait la construction du Service de télégraphie du gouvernement.

Une fois terminée, en 1878, la ligne télégraphique s'étendait sur 1,300 milles de territoires sauvages, suivant ainsi l'itinéraire projeté pour le chemin de fer du Canadien-Pacifique, depuis le Manitoba jusqu'à la Colombie-Britannique, soit plus exactement, de Selkirk à Winnipeg, vers l'ouest, jusqu'à l'emplacement actuel de Pelly, en passant la rivière Saskatchewan-Sud à Clark's Crossing, à 18 milles au sud de Saskatoon, en contournant le coude de la rivière Saskatchewan-Nord et ensuite, de Battleford à Edmonton et au col Yellowhead.

Pour garder la ligne en bon état, il fallait lutter continuellement contre les animaux et les éléments. Dans les plaines, les poteaux étaient renversés par les bisons qui s'y frottaient. Aux endroits où la ligne traversait des bosquets feuillus, par temps humide, le courant devenait si faible qu'il était parfois impossible de télégraphier à quelque distance.

Les poseurs de lignes, postés tous les 100 milles, empruntaient des pistes entrecoupées de cours d'eau et parfois impraticables; ils se déplaçaient en chariot à plate-forme tiré par un seul cheval, en été, ou dans un traîneau plat de fabrication artisanale, en hiver. À l'ouest de Humboldt, ils devaient franchir la triste plaine de Salt, encore plus rébarbative en hiver. Souvent la neige recouverte d'une croûte blessait les pattes des chevaux, au point que celles-ci devaient être pansées. Loin des postes de commerce, les poseurs de lignes avaient un menu fort peu varié; du "bannoc", du thé, du bacon et du gruau en constituaient les principaux éléments. Souvent aussi, les provisions venaient à manquer ou étaient gâtées par la pluie qui s'infiltrait à travers le toit de la cabane pendant que le poseur de lignes était parti faire des réparations.

A cette époque, le télégraphe représentait vraiment une ligne de sauvetage pour l'Ouest. A la station centrale de Battleford, on gardait un guide de médecine à portée

Humboldt, 1885: Dépôt d'approvisionnement et station télégraphique sous le commandement du lieutenant-colonel George T. Denison (au centre, en uniforme) avec l'appui d'une unité de cavalerie, lors de la campagne de Batoche.

de la main, afin de fournir des conseils sur le fil, seul moyen d'action quand il n'y avait pas de médecin à plusieurs centaines de milles à la ronde. Ce service était rendu gratuitement.

Pour occuper les jours et les soirées souvent monotones, le télégraphe prit une dimension sociale en se prêtant à des parties d'échecs à distance. Des joueurs de Battleford disputaient la victoire à des adversaires d'Edmonton. Par la suite, lorsque la localité de Qu'Appelle devint le central est de la ligne, un vétéran de l'endroit, Ace McLean, domina tous les concurrents. Pendant un certain temps, Battleford n'eut aucun joueur à lui opposer, jusqu'à ce que surgisse d'une ferme de la région, un jeune Canadien français sachant à peine l'anglais. Il réussit à indiquer les coups qu'il désirait jouer et gagna toutes ses parties contre Ace, à Qu'Appelle. Toutefois, on en vint bientôt à se désintéresser de ce jeu.

La rébellion du Nord-Ouest, en 1885, suscita de l'activité dans le pays, surtout dans la région de Batoche, en Saskatchewan, et contribua à garder les lignes occupées. La localité de Clark's Crossing, située à l'extrémité sud d'un triangle formé par Duck Lake, à l'ouest, et Batoche, à l'est, constitua le central télégraphique de la région. Le télégraphiste J. S. Macdonald, d'Edmonton, qui devint par la suite inspecteur général du Service, a décrit cette époque dans les termes suivants:

"La vie à Clark's Crossing à cette période était très intéressante et passionnante. Des équipes arrivaient avec des fournitures, les déchargeaient et retournaient à Fort Qu'Appelle; des messagers du général Middleton allaient et venaient; des correspondants de journaux, désireux de fournir les nouvelles les plus fraîches et les plus sensationnelles, transmettaient comme des faits les rumeurs les plus folles.

En tant que télégraphiste, j'ai reçu un grand nombre de messages de gens de l'Est voulant à tout prix avoir des nouvelles de parents qui se trouvaient dans une autre région du pays. Me rendant compte de la vive inquiétude de ces gens, je tentais, toutes les fois que la chose était possible, d'obtenir par des recherches personnelles ou par télégraphe, les renseignements désirés et j'en informais les intéressés".

A cette époque, comme aujourd'hui, les représentants officiels se lançaient parfois dans des attaques contre la presse. A titre d'ancien télégraphiste, Macdonald rapporte à ce sujet l'anecdote suivante: "Batoche fut pris le 12 mai. Quatre jours plus tard, trois éclaireurs de la Gendarmerie, Houri, Armstrong et Dale, rencontrèrent Riel à quelque trois milles du camp du général Middleton. Riel était tout à fait disposé à se rendre; bien plus, il le désirait. Il craignait toutefois de s'attirer la colère des soldats. Les éclaireurs le rassurèrent donc, lui indiquant qu'on ne le connaissait pas, et ils le conduisirent sur-le-champ à la tente du général, en prenant soin de ne pas attirer l'attention.

"Le soir, les mêmes éclaireurs arrivèrent à Clark's Crossing, porteurs de dépêches adressées par le général au ministre de la Milice, et l'informant de la capture de Riel et de la fin de la rébellion, tout au moins dans son district. Houri apportait également des instructions aux termes desquelles il était absolument interdit aux correspondants des journaux ou à quiconque de diffuser cette nouvelle par télégraphe. Comme on avait décidé d'amener Riel à Ottawa où il devait passer en jugement, le général redoutait la possibilité de manifestations sur le parcours du train. Toutefois, le jour suivant, on m'informa que Riel allait être transporté à Regina et l'interdiction concernant l'information à son sujet fut levée.

"Peu de temps après que les éclaireurs eurent quitté le camp du général pour se rendre à Clark's Crossing, la nouvelle fut connue que Riel avait été capturé, et la majorité des correspondants se précipitèrent au bureau télégraphique pour en informer leurs journaux. Je leur montrai l'interdiction imposée par le général et ils l'acceptèrent tous de bonne grâce, sauf un. Cet homme se mit en colère et insista pour que je transmette quand même son "histoire". Voyant que ses menaces étaient vaines, il s'en alla et revint une heure plus tard pour m'annoncer, radieux, qu'il s'était assuré les services d'un messager chargé de porter son texte à Humboldt, la station télégraphique la plus proche, située à une soixantaine de milles à l'est. Je lui répondis que je le remerciais beaucoup de ce renseignement et que j'allais immédiatement communiquer avec le télégraphiste de cette station pour lui demander de ne pas transmettre son compte-rendu, éventualité à laquelle il n'avait évidemment pas pensé. Il a probablement envoyé un second messager à la recherche du premier, car son texte n'est jamais parvenu à Humboldt".

Il y avait aussi parfois des situations où un homme devait compter sur son imagination et ses ressources personnelles pour s'en sortir. Macdonald rappelle ici l'une des situations dans lesquelles il s'est déjà trouvé: "Tard, un soir, un messager apporta du quartier général un certain nombre d'importants télégrammes, la plupart étant des instructions données à divers commandants au sujet du mouvement des troupes. J'avais à peine commencé à envoyer les messages que la ligne cessa de fonctionner. Etant donné qu'on pouvait capter encore un peu de courant, j'étais pratiquement certain qu'une section de la ligne était tombée sur le sol.

Vers 5 h, le lendemain matin, le poseur de lignes et moi-même nous nous mettions en route vers l'est avec nos dépêches. Après une vingtaine de milles, nous arrivâmes à la section de la ligne en panne, longue d'une centaine de verges.

Pour produire un circuit, il nous fallait trouver un lieu humide pour y brancher le fil au sol. Nous creusâmes un bon moment, mais impossible de trouver d'eau. Grand liseur, je me rappelai alors l'attitude adoptée par Gulliver dans une situation critique de sa vie, et je fis part de ce souvenir à mon compagnon en lui suggérant d'imiter Gulliver. Toutefois, je blessai la dignité de Joe, qui déclara sèchement qu'il n'avait pas quitté Montréal et risqué une centaine de fois sa vie parmi les sauvages pour exécuter de telles corvées.

Je lui déclarai alors que je m'éloignais pour cinq minutes et que, si à mon retour, la ligne ne fonctionnait pas, il serait démis de ses fonctions et obligé de rentrer à Montréal du mieux qu'il pouvait. Ce n'était là évidemment, qu'un pur bluff de ma part. Toutefois, à mon retour, la ligne fonctionnait bien et la "prise de terre" résista assez longtemps pour me permettre d'envoyer les dépêches à leur destination."

L'exploitation financière du Service de télégraphie du gouvernement incomba à des entrepreneurs privés jusqu'en 1882, année où la ligne fut cédée au ministère fédéral des Travaux publics. L'exploitation du Service se révéla une opération coûteuse, rapportant à peine $50 par mois en regard de dépenses de plus de $600. Néanmoins, la ligne demeura en fonctionnement continuel pendant près de quarante ans. En 1923, des compagnies télégraphiques privées prirent la relève et l'ancien système fut abandonné.

Bulletin trimestriel publié en anglais et en français par la Direction des Parcs nationaux et des Lieux historiques, avec l'autorisation de l'honorable Jean Chrétien, C.P., député, ministre des Affaires *indiennes et du Nord canadien.*

Il est permis de reproduire articles et photos, à condition d'en mentionner la provenance. On peut obtenir, sur demande, pour fins de publication, les photos non visées par des droits d'auteur.

Rédactrice: Vivian Astroff
Groupe de la conservation
Bureau du conseiller en information publique
Ottawa, Ontario
K1A 0H4 Canada

Présentation: Gottschalk+Ash Ltd.

Publication AINC N° QS-1026-030-FF-A-11